

Quo Vadis ?

Publiée dans ce même espace le 3 février 2005, cette chronique alertait sur les difficultés à venir de la presse écrite et sur sa nécessaire mutation pour éviter la disparition pure et simple. Douze années plus tôt, elle annonçait la réalité que nous vivons...

La presse écrite algérienne n'échappe pas aux retombées de la crise générale qui frappe de plein fouet les journaux des cinq continents. Aux causes externes connues et qui n'épargnent aucun titre, s'ajoutent des causes internes qui vont de la perte de crédibilité aux harcèlements judiciaires dont la multiplication inquiète professionnels et militants des droits de l'Homme. Née il y a une quinzaine d'années dans la foulée des avancées démocratiques arrachées par le soulèvement du 5 Octobre 1988, cette presse a vécu une histoire mouvementée, marquée notamment par l'acharnement des terroristes qui tuèrent pas moins de cent journalistes appartenant aux secteurs public et privé.

Saignée par la terreur islamiste, elle sera également au centre d'une terrible pression exercée par un pouvoir politique souvent aux abois. Les rapports entre les gouvernants et la presse indépendante n'ont jamais été cordiaux et s'ils ont connu des périodes de calme relatif, ils furent souvent très tendus, avec pour toile de fond les terribles luttes de clan qui modelaient les pouvoirs successifs de cette longue parenthèse de sang et de larmes que fut la décennie quatre-vingt-dix.

En fait, devant la faillite de nombreuses institutions de l'Etat et la banqueroute des formations politiques, la presse s'est retrouvée, malgré elle, dans une position qui n'était pas au départ la sienne et qui ne correspondait ni à son statut, ni à ses ambitions, et qu'elle n'avait pas, de toutes les manières, les moyens d'accomplir correctement. Dans une situation idéale, la presse peut devenir ce quatrième pouvoir tant controversé, mais elle ne peut en aucune manière remplacer le pouvoir ou jouer le rôle d'institution politique. Ceci étant, l'Histoire retiendra que la presse a essayé de toutes ses forces de résister au terrorisme et, à travers lui, au projet politique qui promettait d'envoyer notre République — par le truchement d'un tour de passe-passe sous forme d'élection suicidaire — aux ères obscures de la barbarie. Ce rôle, inattendu et exceptionnel, a peut-être créé des habitudes et des réflexes dont il est difficile de se départir à l'heure de la «normalisation»

de la vie politique. Ainsi, le journaliste qui a été aux premières lignes de la défense de la République et de la démocratie admettra difficilement de rentrer dans les rangs pour se satisfaire désormais du simple rôle de communicateur, s'éloignant de l'opposition politique qui est la mission naturelle des partis... d'opposition ! Une génération entière de rédacteurs, ayant donné le meilleur d'eux-mêmes et sacrifié leur jeunesse à la défense des valeurs républicaines, a du mal à retrouver ses repères et revenir aux formes traditionnelles du journalisme, telles qu'elles sont universellement connues. La confusion des genres fera dérailler pas mal de projets journalistiques. S'écarter de leurs prérogatives, certains, se croyant porteurs de desseins politiques, croiseront le fer entre eux, via les colonnes de quotidiens transformés en tracts militants ! Pire, la mégalomanie aidant, on ira jusqu'à croire que l'on peut démettre les chefs d'Etat ! S'il est permis à quelques rares vedettes de la plume et du crayon, mélange de génie et de talent, de se hasarder dans les surfaces de réparation délicates de l'irrespect, l'exercice est périlleux pour une majorité de nouveaux chroniqueurs qui se sont crus capables d'influer sur le cours des événements et qui n'ont récolté que camouflet et humiliation !

On ne sort pas indemne d'une telle période trouble. Individuellement et collectivement, les journalistes se retrouvent orphelins d'un projet politique qui agissait comme un stimulant dans une activité quotidienne marquée par la monotonie et le stress. Pourtant, l'activité journalistique elle-même, ce flot ininterrompu de nouvelles joyeuses et tristes qui racontent simplement la vie des hommes de notre époque, l'enthousiasme de les canaliser, les traiter et les transformer en produits dynamiques et bien faits, sont autant d'actes motivants pour le véritable journaliste. Sans compter les inénarrables plaisirs du reportage, la saveur exquise d'un billet, le bonheur de ciseler les mots d'une chronique, la joie de patrouiller les routes nationales en compagnie des cohortes lumineuses et bigarrées des pelotons cyclistes. Oui, assurément, ce métier garde encore intacts ses trésors,

malgré les changements trop brusques intervenus dans la manière de fabriquer les journaux, malgré la disparition du monde magique du plomb et du «marbre», malgré la concurrence des autres moyens de communication... Des trésors que seul le vrai journaliste saura découvrir. Quant au politique déguisé en rédacteur ou à l'agent de la sécurité militaire dissimulé sous les traits du brave éditorialiste, ils ne pourront jamais percer le secret des charmes insoupçonnables de notre métier.

Le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir, a dit un homme célèbre. Evidemment, ceux qui se croient investis de destinées politiques nationales ou qui se croient capables de sauver le pays, perdent leur temps chez nous. Car, ce serait la pire des prétentions que de supposer que les écrits de presse influent réellement sur la population, dans un pays où le seul média en mesure de faire bouger les foules reste la télévision. Si la presse écrite avait ne serait-ce qu'une petite influence sur l'opinion, on n'aurait pas assisté au raz-de-marée du candidat Bouteflika qui n'a pas bénéficié — faut-il le rappeler ? — du soutien des gros titres (hormis *Le Quotidien d'Oran*) (...)

Ceci étant, la tâche d'informer ne saurait se limiter à la simple rédaction mécanique d'informations diverses. Il reste que le projet journalistique est sous-tendu par de nobles objectifs qui varient d'un titre à un autre mais qui ambitionnent globalement de promouvoir le citoyen dans un cadre de liberté et de justice. Ainsi, et à l'abri de toute dérive éthique, rien ne nous empêchera de dénoncer l'autoritarisme, les abus et les carences, de combattre le mal, de lutter contre les déviations, le vol et la corruption, de perpétuer les valeurs de justice et de liberté, pour que le rêve, le grand rêve des martyrs d'hier et d'aujourd'hui continue de guider nos écrits, comme un phare qui ne s'éteint jamais !

Sur un plan plus pratique, redevenus professionnels, nous pourrions nous interroger sur les remèdes à apporter aux problèmes actuels de la presse : comment stopper l'effritement des lecteurs ? Comment faire face à la concurrence impitoyable des nouveaux moyens de communication qui rendent



Par Maamar Farah
farahmadaure@gmail.com

l'édition papier totalement dépassée dans la course à la vitesse de l'information ? Télés thématiques spécialisées dans l'info immédiate, internet, et demain news sur mobiles et même dans... les verres de vos lunettes : autant de dangers qui menacent nos titres fabriqués selon la bonne vieille recette de Gutenberg ? Comment lutter contre la perte de crédibilité ? Comment «moderniser» le contenu et les formes de nos journaux ? Comment s'adapter aux exigences de notre siècle faites d'une soif toute nouvelle d'informations sur les nouvelles technologies, les sciences et la conquête de l'espace, sans reléguer les rubriques traditionnelles au rang de faire-valoir ? De quelle manière organiser la profession afin que les journalistes de la presse privée aient les mêmes droits partout et participent activement à la vie de leurs journaux ? Les défis qui nous attendent sont tels que les querelles de clocher dont on nous sert parfois de piètres épisodes paraissent bien décalées, présomptueuses et en tout cas totalement improductives au moment où l'effort de tous doit converger vers le sauvetage de la presse écrite. Cette mission, noble faut-il le rappeler, n'est-elle pas aussi exaltante que les autres ?

M. F.

Le Soir sur Internet :
http://www.lesoirdalgerie.com
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



Désormais, pour moi, c'est là-bas que ça se passera !

Pourquoi le député Tliba subit-il une telle disgrâce ? Parce qu'il n'a pas su respecter les règles très sévères du...

... Régime !

Je veux aller vivre à Aokas ! Au diable Alger, la capitale et ses «lustres». J'envoie valdinguer tout ça, et je fonce sur Aokas. Mais non ! Je ne cède pas à l'effet carte postale et au cliché du cap d'Aokas, de ses plages magnifiques et de son p'tit air de club de vacances permanent. Je ne marche pas à ça ! Je suis plus solide, plus construit et je ne bazarde pas toute une vie à Alger, un domicile, un environnement, des amis, un quartier et surtout les habitudes de ma famille juste pour satisfaire une lubie, un coup de cœur passager. Ça serait irresponsable de ma part, et je suis tout sauf irresponsable. A mon âge, les histoires de sac à dos et de «repartage dans la vie» vers d'autres horizons, ce n'est pas envisageable. Non ! C'est juste que l'évidence, cette évidence de Aokas, s'est imposée à moi férocement. Et surtout, très récemment. Jusque-là, et comme je l'écrivais plus haut, j'avais un a priori favorable pour Aokas, mais juste d'un point de vue «touristique», de villégiature. Ça a changé, aujourd'hui, je puis vous l'assurer. A mes yeux enfin ouverts, j'ai acquis la conviction profonde que c'est désormais là-bas que ça

se passera pour moi, et pas ailleurs. Que ce qui me reste comme chemin à accomplir dans cette vie (formule ampoulée, je vous l'accorde) je l'accomplirai à Aokas. Pourquoi cet amour fou, soudain et immodéré pour Aokas ? Pourquoi suis-je en train d'en baver littéralement dans cet espace où, habituellement, j'érecte et je crachote contre nos errements ? Tout simplement parce qu'à mes yeux justement, en ces temps de morosité, de sinistrose, d'austérité affichée et portée en bandoulière, de laideur intronisée au rang de label de goût, une région, Aokas, qui lance une vaste campagne de protection des chauves-souris ne peut être peuplée que de gens bons, foncièrement zen dans leur tête. Au point d'ailleurs que même le maire d'Aokas n'a pas hésité à officialiser cette protection des chauves-souris par arrêté communal ! Une région d'Algérie qui s'inquiète de la survie de ses chauves-souris, c'est pas beau ça ? C'est pas revivifiant, même si la chauve-souris est assimilée, à tort, à un volatile porte-malheur, diabolique, satanique et synonyme de mort ? Vous comprendrez alors que je ne puisse envisager de terminer ma vie ailleurs que dans un tel patelin. Un bled dont même Batman n'aurait jamais rêvé. En attendant mon déménagement et mon envol imminent vers Aokas, je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.